

## Les Catacombes de Paris : un parcours labyrinthique à y perdre son latin\*!

### Évolution du parcours de visite des Catacombes et de son plan

■ Gilles THOMAS

*Un somptueux boulevard serait percé dans les entrailles du sol et mènerait tout droit aux Catacombes, où seraient étalées les merveilles de la civilisation. Nous voyez-vous cheminant comme des taupes et contemplant la danse du ventre à 20 mètres environ au-dessous du lit de la Seine ? Ce serait excessivement gai !...*  
Revue Illustrée (vol. 16) 1893

*Dans la capitale, il existe une multitude de sites touristiques dont des musées de toutes natures et de différentes gestions : des musées nationaux, d'autres privés, certains associatifs, et comme celui qui nous concerne ci-après, des musées directement gérés par la municipalité parisienne, au nombre de quatorze. Parmi ces très nombreux musées qui émaillent la topographie parisienne, il en est un remarquable entre tous par son originalité et le nombre de visiteurs qu'il draine : l'ossuaire municipal de la Ville de Paris, dénommé Catacombes bien avant son ouverture !*

Ce qui allait devenir plus tard les fameuses Catacombes parisiennes que la terre entière nous envie, ce musée insolite recevant près de 300 000 visiteurs annuels (lorsqu'il ne subit pas des fermetures incontrôlées pour des raisons techniques diverses et autres pouvant durer plusieurs mois), résulte de la géologie du bassin parisien. Il y a 45 millions d'années se sont déposés au fond de la mer des sédiments qui allaient constituer une couche géologique dont le stratotype sera défini par celui de la capitale : le "calcaire lutétien". Au-dessus, se superposa il y a 35 millions d'années ce qui donnera la formation gypseuse que l'on exporta jusqu'aux lointaines Amériques sous la forme de plâtre et connu là-bas sous le

nom de "plaster of Paris", tandis qu'à Paris, furent baptisées "Carrières d'Amérique" et "Carrières du Mississippi" des plâtrières à Ménilmontant.

L'exploitation des richesses minérales à l'emplacement futur de Paris, débuta à ciel ouvert dès l'époque gallo-romaine, puis se prolongea à partir de la fin du XII<sup>e</sup> – début du XIII<sup>e</sup> siècle en souterrain, pour répondre à une demande de plus en plus croissante de matériaux. Les premières carrières souterraines utilisèrent la méthode dite par "piliers tournés" (également dénommée "piliers abandonnés" par les anglo-saxons) :



À gauche, plan de l'ossuaire d'après Émile Gérards 1892, dessiné par Robert Chardon et mis en couleur par Lucien Deschamps. En jaune, ce sont les masses de calcaire, ou piliers tournés, laissés en place par les carriers.

À droite, Coupe géologique d'un pilier tourné présentée dans le cadre de l'exposition temporaire de 2013 "La mer à Paris", montrant les strates du lutétien supérieur, avec de haut en bas : le haut banc, le banc d'appareil, le banc de souchet, le grignard, le banc de laine.

des galeries plus ou moins parallèles recoupées par d'autres peu ou prou perpendiculaires, ménageant de place en place des étaux de masse nécessaires pour soutenir le banc de ciel, le dernier lit de calcaire surmonté par des marnes et caillasses qui ne demanderaient qu'à tomber sans cet appui rigide, ceci aux fins d'éviter que les terrains de surface ne "fissent la révérence".

### La lutte pour l'espace entre les morts et les vivants

Aujourd'hui, la mort est devenue un sujet tabou pour les peuples dits civilisés. Ce phénomène de rejet est apparu à Paris la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à cause de problèmes de salubrité publique. Il faut



\* En référence aux nombreuses plaques gravées portant un texte latin dans l'Ossuaire.



en effet prendre conscience qu'auparavant, il n'y avait pas une telle séparation entre les vivants et les morts. Vivre au milieu des morts n'était bien sûr pas un fait habituel avec la notion de permanence, mais cela n'était pas si exceptionnel. Le cimetière était à la fois un lieu de vie et de mort : dans celui des Saints-Innocents (le plus vieux et le plus important des cimetières parisiens), situé à l'emplacement de l'actuel Forum des Halles, des prostituées tenaient "boutique", des marchés y étaient établis, on y donnait aussi un banquet le jour de la Toussaint et donc l'on y dansait. Le cimetière était d'ailleurs aussi appelé l'âtre, qui désigne également ce lieu qui pétille de la vie des flammes. Cet espace du "dernier repos", était en principe néanmoins clos pour l'isoler de l'agitation urbaine, mais édits et ordonnances durent rappeler périodiquement la nécessité et l'obligation de clôturer ce champ des morts par un mur, ou au moyen d'une haie vive. C'est sous l'influence d'un grand mouvement hygiéniste, que les cimetières, d'abord extra-muros, puis absorbés par les villes en perpétuelle croissance, furent à nouveau chassés hors les murs

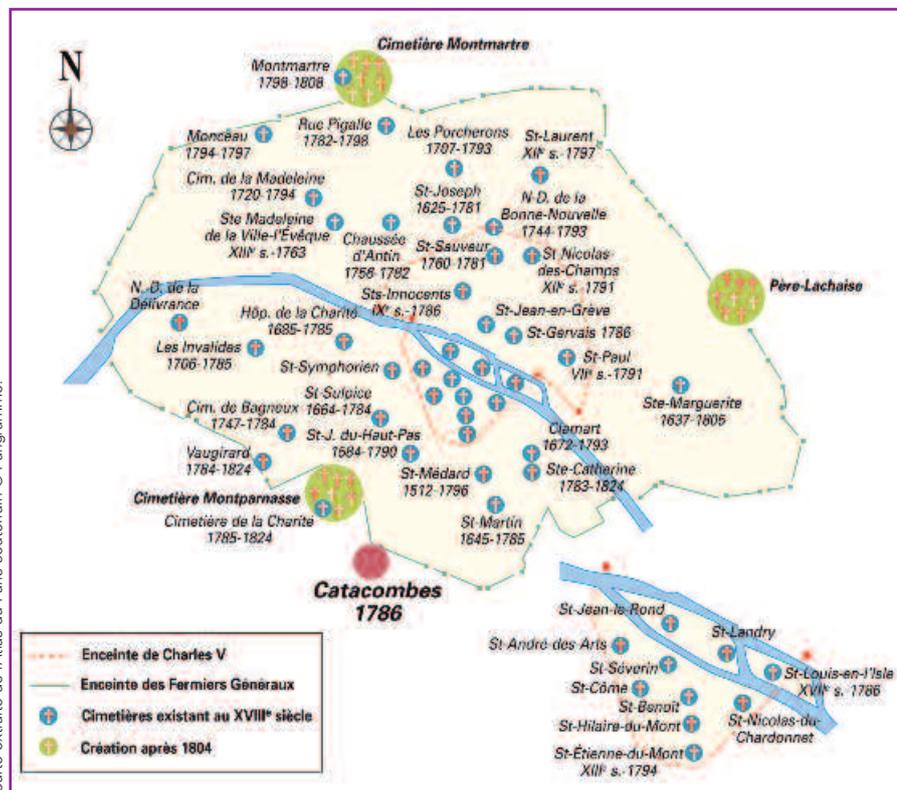
de la ville. La déclaration royale du 10 mars 1776 eut pour conséquence la création de nouveaux cimetières dans les faubourgs, et de supprimer les cimetières urbains entourant les églises. Les trois nouveaux cimetières parisiens construits alors, le furent à l'extérieur du mur des fermiers généraux : le cimetière de l'Est ou du Père-Lachaise, datant de 1804, celui du Sud dit du Montparnasse créé en 1824, et celui de Montmartre au Nord ouvert en 1825. Ils furent finalement phagocytés par le dernier accroissement de la ville le 1<sup>er</sup> janvier 1860.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on décida de créer un ossuaire général pour la municipalité parisienne sous la forme de Catacombes, dont le nom fut retenu par simple analogie avec celles de Rome dès que l'idée en germa. En effet les Catacombes de Paris n'ont pas une origine les faisant remonter à l'Antiquité ; elles ne servirent pas de lieu de refuge pour célébrer les rites d'une religion réprouvée, ni de lieu de sépulture, tout du moins pas de sépulture directe comme cela fut le cas à Rome, Naples ou Syracuse. Au contraire ce lieu dans lequel nous allons nous enfoncer, fut le

résultat d'une décision délibérée, issue de la volonté des administrations royale et parisienne. Ce concept de transférer les ossements des parisiens dans un lieu de repos autre que les cimetières pléthoriques et saturés, donna naissance en 1782 à un opusculé anonyme en vente dans les magasins de nouveautés, stipulant que l'on allait "ouvrir des Catacombes à Paris". Le lieu choisi fut dans le fief de Saint-Jean-de-Latran, sur le territoire de la commune de Montrouge. Plus précisément ce sont les anciennes carrières de calcaire sous-minant abondamment la plaine de Montrouge, les carrières de la Tombe-Issoire, qui furent retenues. Le cimetière des Saints-Innocents, premier à être vidé dans l'emplacement choisi pour servir d'ossuaire à la ville de Paris, avait reçu pendant plus de dix siècles les dépouilles de générations décédées dans 22 paroisses de Paris, plus les morts de l'Hôtel-Dieu et ceux de la morgue ; le sol s'en trouvait exhaussé de près de deux mètres cinquante.

À l'époque, les hôpitaux devaient plus être considérés comme des mouiroirs que comme des endroits d'où l'on ressortait guéri, les maladies nosocomiales y étant légion : "J'irai à l'hôpital, s'écrie le pauvre Parisien ; mon père y est mort, j'y mourrai aussi ; et le voilà à moitié consolé. Quelle abnégation ! Quelle profonde insensibilité ! [...] Les maladies les plus simples dans leur principe, acquièrent des complications graves par une suite inévitable de la contagion de l'air ; c'est par la même raison que les plaies simples à la tête et aux jambes sont mortelles dans cette hôpital. Rien ne confirme mieux ce que j'avance, que le dénombrement des misérables qui périssent tous les ans à l'Hôtel-Dieu de Paris et à Bicêtre ; il meurt le cinquième des malades ; calcul effrayant, et qu'on envisage avec la plus parfaite indifférence !" (L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*, chap. L'Hôtel-Dieu).

Dès 1554 des médecins avaient déjà protesté en vain contre les infections répandues par l'insalubrité des Saints-Innocents. En 1725, 1734 et 1737 les habitants des quartiers voisins élevèrent eux aussi de vives protestations. Les plaintes se renouvelèrent en 1746 et 1755.



Quelques-uns des cimetières parisiens (200 si l'on en croit Jacques Hillairet, historien de Paris) qui existèrent tout au long de l'histoire de la capitale.



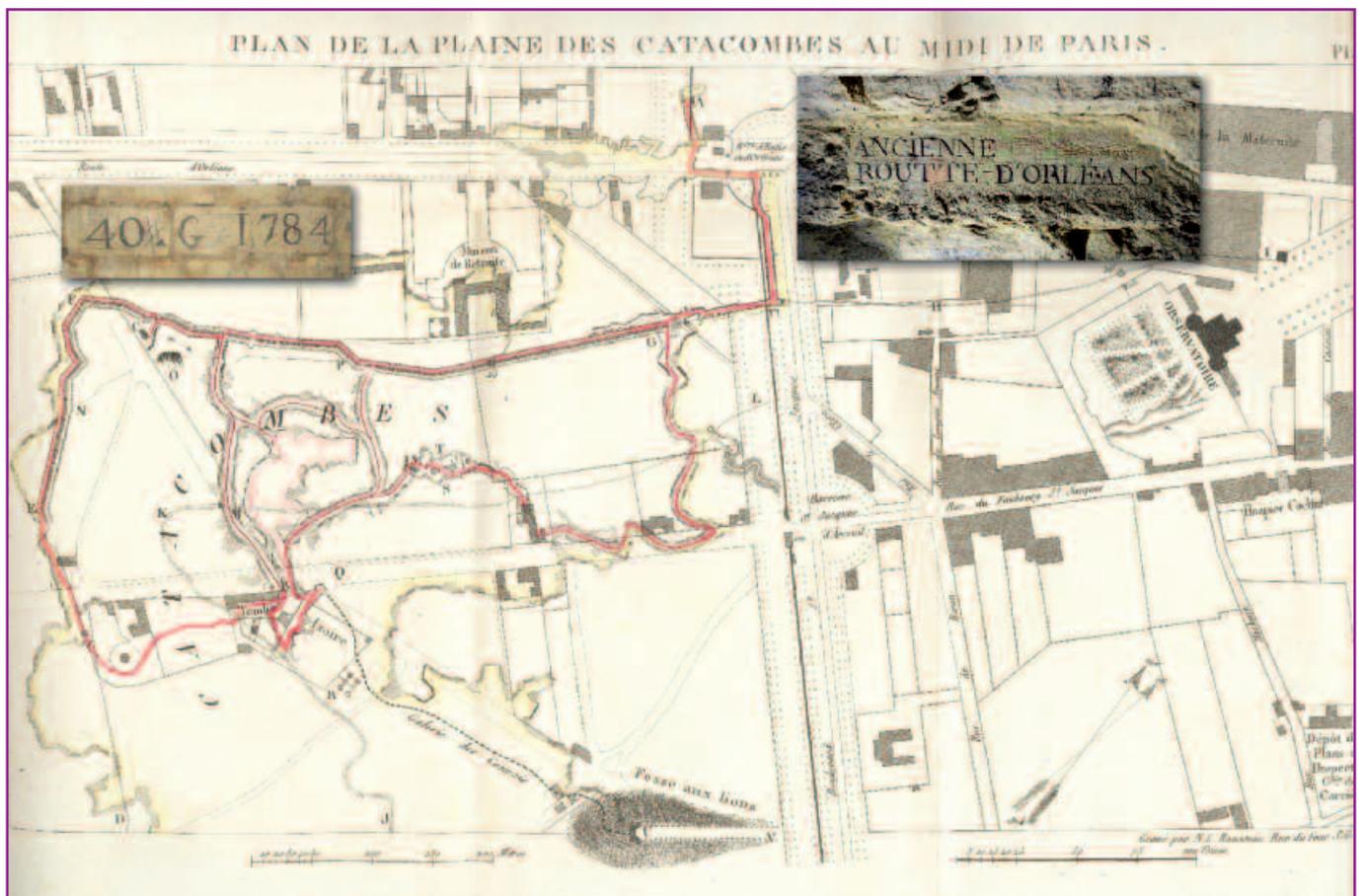
“L’infection, dans cette étroite enceinte, attaquait la vie et la santé des habitants. Les connaissances nouvellement acquises sur la nature de l’air, avaient mis dans un jour évident le danger de ce méphitisme qui régnait dans plusieurs maisons, et qui pouvait acquérir de jour en jour plus d’intensité. [...] Le danger était imminent ; le bouillon, le lait, se gâtaient en peu d’heures dans les maisons voisines du cimetière : le vin s’aigrissait lorsqu’il était en vidange ; et les miasmes cadavéreux menaçaient d’empoisonner l’atmosphère. [...] Cette humidité cadavéreuse, pour peu que la main la touche, surpasse les sucs des végétaux vénéneux ; car elle agit mortellement par le simple contact. Oui, poser imprudemment la main sur le mur imprégné de cette humidité, c’était s’exposer à l’activité du venin, quoiqu’il ne touchât que la superficie de la peau.” (L.-S. Mercier, *Tableau de Paris*, chap. L’Hôtel-Dieu).

Vers la fin de 1779, une fosse commune destinée à contenir plus de 2 000 corps fut ouverte, et quelques mois plus tard le mur d’une cave contiguë au cimetière cédait sous le poids des cadavres. Dès 1780, au moment de la dernière réclamation, le préfet de police Lenoir envisagea alors les anciennes carrières situées sous la plaine Montsouris comme étant un lieu propice pour servir de dépôt d’ossements. Son successeur Thiroux de Crosne suivit cette idée, et il ordonna à l’Inspecteur général des carrières Charles-Axel Guillaumot, de préparer ce site.

### Descriptif historico-touristique des parcours d’approche et de sortie

De nos jours, après avoir payé son écot en échange d’un billet de visite du musée des Catacombes, on emprunte

un escalier moderne de 131 marches s’enfonçant jusqu’aux carrières de Paris, construit au niveau du pavillon oriental de la “barrière d’Orléans”. Au bout de seulement 25 degrés, un palier nous décale de quelques mètres avant de poursuivre notre colimaçon de descente dans les antres souterrains de la capitale : il s’explique par la présence maltapropos d’une galerie technique du métro parisien “découverte” lors des travaux et non prévue par les “maîtres-cartographes” ayant planifié le chantier de percement de la chemise de ce puits d’accès. Traversant trois salles qui se succèdent mais qui ne sont que l’infime partie visible d’un ancien abri de défense passive (elles sont dévolues à des expositions temporaires), il faut alors remonter quelques marches pour, par une galerie aussi récente que l’escalier, rejoindre l’ancien parcours originel. Dans les galeries menant au vestibule de l’ossuaire (ainsi



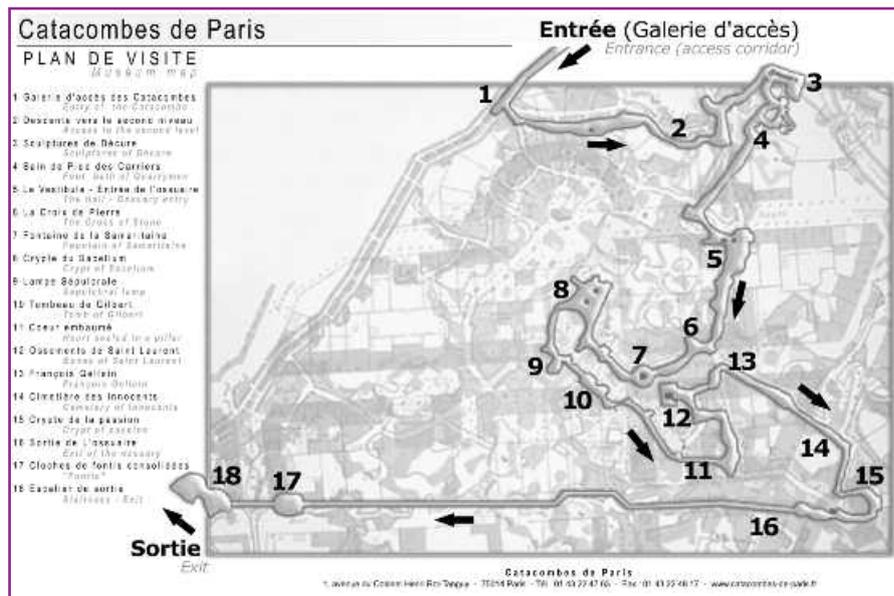
Cette planche troisième provenant de la *Description des Catacombes de Paris*, ouvrage de Héricart de Thury publié en 1815, se veut être un “plan, qui est particulièrement destiné à l’itinéraire des Catacombes”, mais reconnaissant qu’il a été “dressé sur une trop petite échelle pour y pouvoir rapporter tous les détails propres à attirer l’attention des personnes qui visitent les Catacombes”, seuls y sont indiqués les “objets les plus remarquables” : escaliers, puits de service, aqueduc, etc.



que dans celle nous ramenant à la surface après la visite de "l'Empire de la mort", selon l'alexandrin de l'abbé Delille), c'est à une véritable remontée dans le temps à laquelle nous sommes conviés. On peut y lire différentes inscriptions gravées qui nous plongent pour certaines jusqu'aux prémices de la Révolution française. Ces graphismes soigneusement élaborés sont de deux natures : des chiffres et des lettres.

La première inscription aperçue sur une paroi de la galerie "5 J 1847" signifie que le pilier qui la porte est le 5<sup>e</sup> édifié sous l'Inspectorat de Juncker (d'où son initiale) en 1847. Cette codification des massifs de maçonnerie suivra généralement ce principe – mais toute règle possède ses exceptions – depuis le premier Inspecteur en titre Charles-Axel Guillaumot qui en eut l'idée rétroactive en 1778, jusqu'à 1909. Pendant la Terreur, c'est le "Calendrier républicain" qui fut en vigueur et donc gravé pendant les années 2R à 14R ; quelques exemples sont lisibles dans le parcours d'approche de l'ossuaire, 2R ou 13R. En ciel se remarque immédiatement un fil d'Ariane réalisé au goudron, venant d'une galerie sur la droite, l'ancien parcours de visite passait en effet sous la place Denfert-Rochereau puisque jusqu'au début des années 1980, les visiteurs descendaient l'escalier originel sis dans la cour du pavillon occidental de la "barrière d'Orléans".

On découvre rapidement, grâce à une plaque gravée, que l'on est sous l'avenue de Montsouris, devenue depuis René Coty en surface. L'apposition de la dénomination des rues aux encoignures des maisons ne remonte qu'à 1729, soit moins de cinquante ans avant la création de l'Inspection des carrières, qui adopta le même principe pour se positionner sous Paris et s'y repérer plus facilement. Aux noms des rues furent ajoutées des indications identifiant des bâtiments prestigieux ou remarquables en surface, tel ce "Regard XXV / De l'Aqueduc / Près l'hospice / De la Charité", plaque sur laquelle se remarque aux deux coins supérieurs les restes de deux fleurs de lys impitoyablement burinées au moment de la Terreur, conformément au décret en vigueur en 1793 (en 1794,



le même principe sera appliqué pour les noms de rues qui perdront leur "Saint" quand elles en honoraient un).

Sous Paris, dans certaines galeries se lit encore le premier système de numérotage des rues en vigueur à partir de 1779, sans séparation des numéros pairs ou impairs, dit "de choc en retour", le plus grand numéro se retrouvant en face du plus petit, mais ayant eu le malheur d'être créé sous un Roi, il fut aboli en 1791 ; le système transitoire très mal aisé fut remplacé en 1805 par celui que nous connaissons toujours dans la capitale, utilisant la Seine comme référence. Le parcours de part et d'autre de l'ossuaire se déroulant sous la campagne d'alors, ce n'étaient pas des rues citadines avec des numéros, et donc aucun n'est visible ici.

Le même style d'inscriptions émaillera la longue galerie de sortie, avec ses fontis pédagogiques<sup>1</sup>, mais toutes les plaques portant une gravure ont été passées à la peinture blanche à une période indéterminée.

La seule particularité se verra au sommet de l'escalier de sortie, sa profondeur est à la fois gravée en "pieds-pouces" et en mètres, mais au dixième de millimètre. La conversion fut effectuée en 1795 par simple calcul mathématique, lorsque l'on définit le tout

1 Un fontis est "un effondrement du ciel de carrière et des différents matériaux géologiques situés au-dessus. On parle de fontis venu à jour lorsque l'effondrement atteint la surface avec les conséquences que l'on peut imaginer. Lorsqu'un fontis est consolidé à temps, il n'atteint pas la surface et ne provoque pas de catastrophe". (définition extraite de *Inscriptions des Catacombes de Paris*).

nouveau système métrique comme basé sur une unité correspondant à la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. À la base de l'escalier d'entrée du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus emprunté aujourd'hui, on pouvait lire la hauteur selon les deux mêmes systèmes de mesure.

Tout cette histoire de l'urbanisme parisien est encore parfaitement visible sous Paris, pour qui a la chance d'y descendre. C'est ce qu'ont remarqué les "cataphiles" à toutes les époques, même ceux d'avant cette néonymie créée au début des années 1980, et cela fait partie du charme des carrières sous Paris. Pour les amateurs de l'histoire parisienne non attirés par cette aventure sous le bitume, une opportunité s'offre à eux : la visite des Catacombes de Paris, seule portion offerte à leur curiosité moyennant le paiement d'un droit d'entrée.

## Les divers parcours menant à l'ossuaire, et dans celui-ci

Le parcours d'approche, hormis son changement radical de point d'entrée au début des années 1980, a subi diverses variations liées principalement aux travaux d'implantation de la gare terminale de la ligne de Sceaux (son



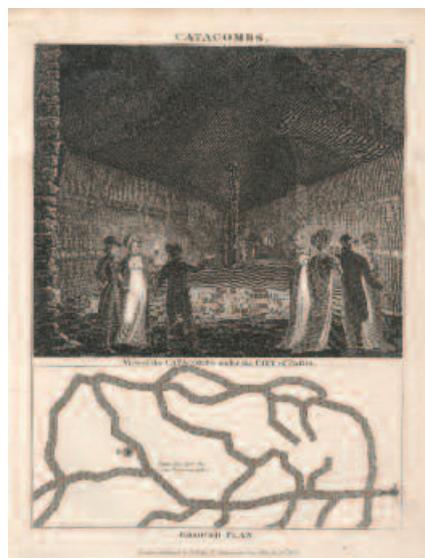
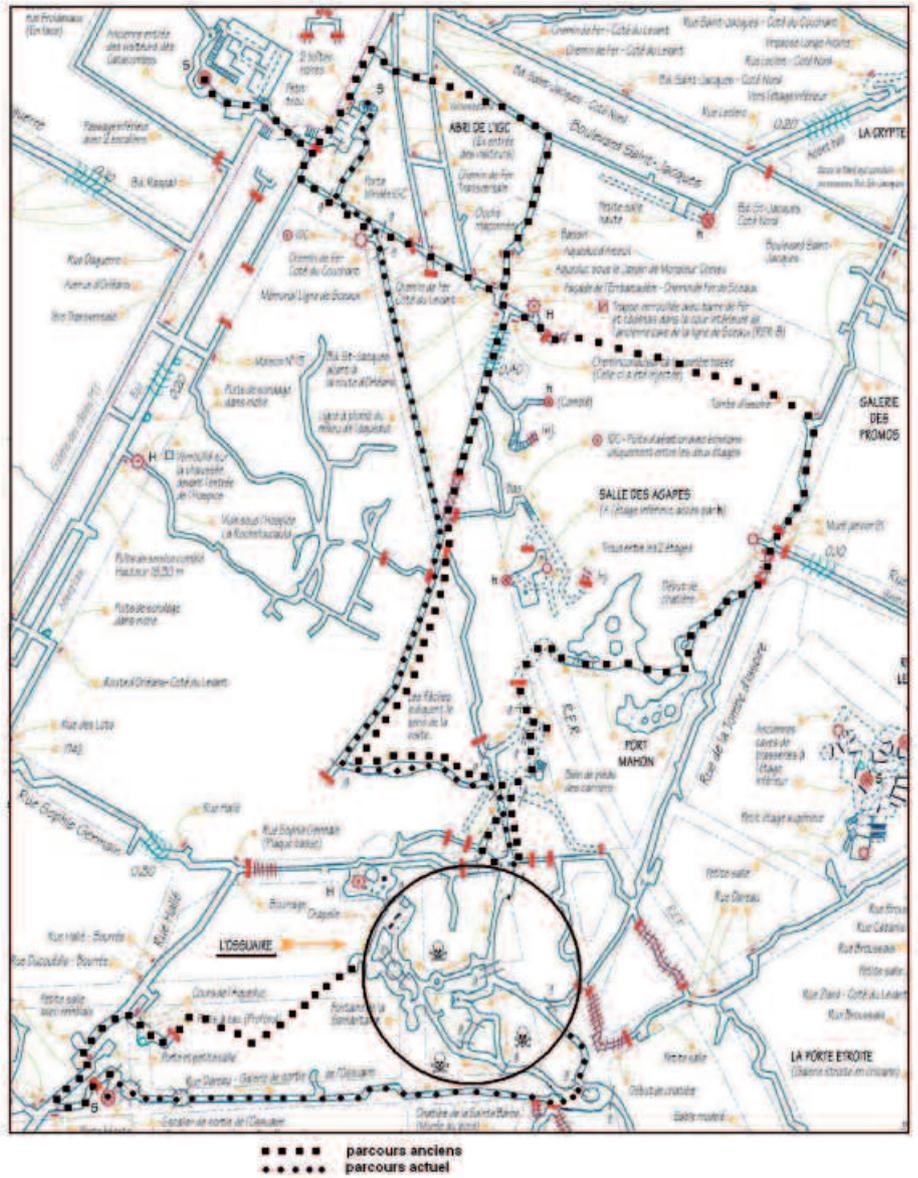


“embarcadère” de la place Denfert) en 1846, et aux modifications qu’il a fallu y apporter pour son extension jusqu’à la station Luxembourg en 1895 (qui sera le terminus de la ligne jusqu’en 1977 !). L’aménagement d’une telle surface dévolue au chemin de fer en surface ne fut pas sans conséquence, on l’imagine bien. Il fallut des piliers de renfort au niveau des carrières ce qui perturba le parcours régulier de la visite.

Si on reprend le descriptif donné par Héricart de Thury (p.257-275 Chapitre sept : *“Itinéraire des Catacombes”*), après avoir descendu les quatre-vingt dix marches de l’entrée occidentale, “à l’extrémité du pilier de maçonnerie, n°1.H.T.1809, on trouve la galerie de l’Ouest, qui est à l’aplomb de la rangée occidentale des arbres de la route d’Orléans [...] L’extrémité nord de la galerie de l’Est, qu’on est obligé de suivre dans une longueur de cinquante à soixante mètres, à cause des éboulements<sup>2</sup> et des fontis qui se trouvent sur la ligne directe de l’escalier aux Catacombes, ramène sous la demi-lune intérieure du côté du pavillon Oriental de la barrière d’Enfer, près des murs et contre-murs qui ont été construits pour fermer la communication des vides de l’intérieur et de l’extérieur de Paris, à l’effet d’empêcher la contrebande que certains individus faisaient anciennement par dessous terre pour éviter les droits d’octroi. Des murs de la fraude, la galerie se dirige au midi, en suivant l’aqueduc d’Arcueil. [...] L’endroit le plus favorable pour bien juger et reconnaître ces opérations [de consolidation de l’aqueduc] sur le chemin des Catacombes, est à quatre-vingt-dix mètres sud du boulevard Saint-Jacques, dans le carrefour du chemin des doubles carrières, au point 60,G,1780. [...] Une ligne rouge au ciel de la galerie indique le milieu du chenal. Le chemin le plus court pour se rendre de cet endroit aux Catacombes, est de

2 C’est lors de la réforme de l’orthographe française de 1835 (avec la 6<sup>e</sup> édition du Dictionnaire de l’Académie française) que l’on se mit à garder le “T” au pluriel des mots se terminant par “ANT” ou “ENT” ; avant, il tombait devant le “S” qui le remplaçait (enfants, ossemens, innocens, etc.). C’est à cette même époque, dans la conjugaison, le “OI” fut remplacé par “AI” (étoit devint alors était).

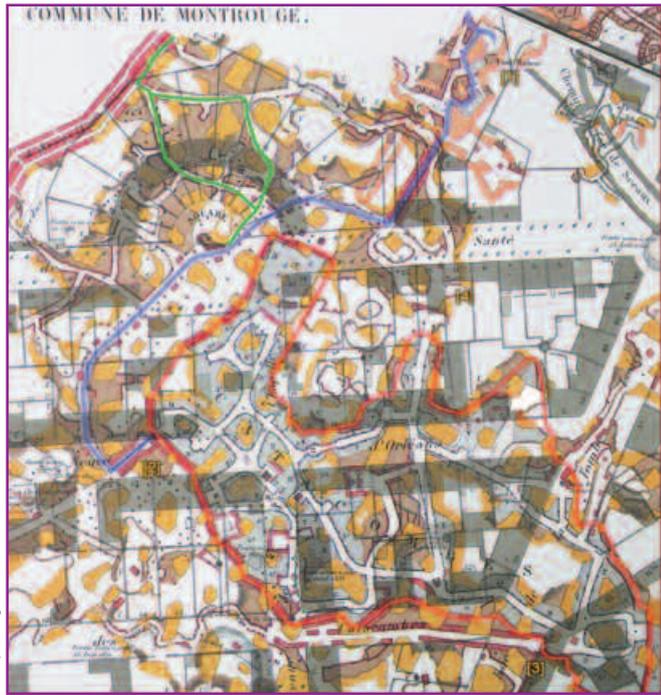
Parcours de visite actuel et anciens de l’Ossuaire de Denfert



À gauche, représentation d’un parcours fantasmé de l’ossuaire sur une gravure anglaise de 1822 (collection Claude Huguet). Afin de lui donner plus de crédit, il y est indiqué le point d’où aurait été prise la vue du dessus, vue qui ne respecte pas non plus l’échelle ; en réalité les murailles d’ossements sont deux fois moins hautes, la hauteur des galeries atteignant difficilement 2 mètres ! Sur la carte au-dessus une tentative de représentation de différents parcours qui se sont succédé pour mener les visiteurs de l’entrée de surface jusqu’à l’Ossuaire proprement dit des Catacombes, puis de sa sortie au retour en surface ; notons qu’il existait un troisième parcours de sortie, se dirigeant d’abord vers le sud.



© http://troglos.free.fr



En bleu, identifié sur ce plan de De Fourcy grâce à sa précision et l'exactitude du mobilier représenté, le parcours pour passer des sculptures de Décure à l'entrée de l'Ossuaire. En vert, deux autres parcours d'approche anciens. En rouge la limite des dépôts d'ossements avant l'extension ultime de l'ossuaire en 1860.

*suivre tout le cours de l'aqueduc dans l'une ou l'autre de ces galeries inférieures, sur une longueur de deux cent cinquante mètres environ, en passant sous le regard, n°XXV ; mais les conducteurs font ordinairement prendre le chemin des doubles carrières, dit du Port-Mahon, pour faire voir les grandes excavations faites par les anciens."*

Ce site existe toujours, mais il n'est absolument plus visité, pourtant il présente un indéniable intérêt historique qui a motivé son classement parmi les Monuments historiques en 1994. On peut y remarquer un alignement de piliers à bras érigés en 1790 par ce qui étaient les "ateliers de Charité" payés au moyen de fonds spéciaux prélevés sur la cassette de Louis XVI "pour soulager et soutenir la classe indigente". Un escalier monumental permet alors de descendre dans une carrière de niveau inférieur dans laquelle Décure, dit Beauséjour, sculpta à partir de 1777 quelques vues de la forteresse de Port-Mahon dans l'île de Minorque (Baléares) y ayant séjourné avec l'armée du maréchal de Richelieu en 1756 ; cet ouvrier de l'Inspection mourut sous un éboulement qu'il provoqua par maladresse en 1782. Désormais, si le parcours d'approche nous fait toujours croiser les œuvres de ce sculpteur-amateur, au milieu de consolidations en meulière de 1878 nécessitées par les

voies ferrées en surface, sous lesquelles on se trouve, on en remonte par une pente douce jusqu'au vestibule actuel de l'ossuaire. Cette entrée ne date que de l'agrandissement contemporain des grands travaux d'Hausmann (1859-1860), et d'ailleurs le pré-vestibule actuel est daté de l'inspecteur Tournaire en 1876. L'alexandrin de Delille "Arrête ! C'est ici l'empire de la mort" et la plaque commémorative qui lui succède sur la gauche ont été déplacés, en provenance de la zone du vestibule de 1815, aujourd'hui parfaitement inaccessible mais se trouvant dans le renforcement juste avant la crypte de la Lampe sépulcrale.

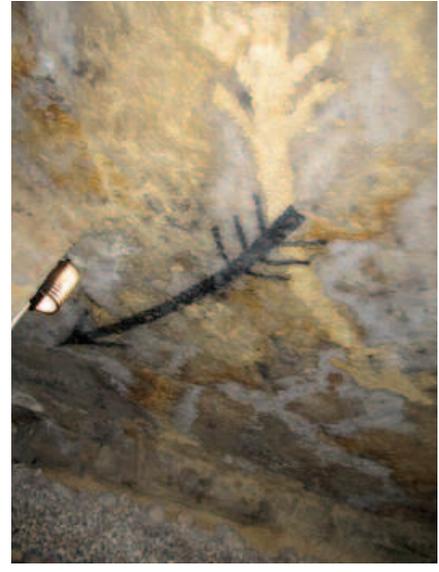
Avant de pénétrer plus loin dans l'ossuaire, rappelons simplement que le noir et blanc des nombreux obélisques qui jalonnent le parcours est déjà visible sur les clichés de Nadar en 1860, mais ces éléments de décor sont aussi évoqués dans des textes du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant aux plaques peintes en noir sur

Autrefois pour s'orienter dans le labyrinthe de l'ossuaire, en ciel s'observait de temps en temps une flèche matérialisant le parcours ; certaines sont toujours visibles. Ici on remarque même un changement de direction, le noir de l'ancienne flèche (se dirigeant vers la droite) ayant été soigneusement gratté car elle indiquait l'accès du temps d'Héricart de Thury. La nouvelle flèche se dirige maintenant à l'opposé.

fond blanc, il y en a très peu par rapport à ce qui exista. Imaginez-vous que toutes celles dont les lettres sont encore peintes en noir et non simplement rehaussées par du noir animal, étaient recouvertes d'un badigeon blanc, dont il reste des traces dans tous les fossiles et autres parties creuses de ces plaques gravées, avec éventuellement des traces de peinture blanche sur des os ; regardez bien ! Même les monuments commémoratifs de la Révolution française, ou encore celui de évoquant les "Tombeaux / Ossemens" de l'église St-Laurent "Violés par les fédérés / Déposés" en 1871 n'y avaient pas échappé. Tandis que les motifs constitués d'un crâne surmontant deux os longs en sautoir (faisant à certains penser au drapeau des pirates ; on a les références que l'on peut !), ou bien deux os longs entrecroisés avec un crâne dans chaque angle (ce qui est évocateur pour les personnes introduites dans la Franc-Maçonnerie)<sup>3</sup>, ils sont devenus excessivement rares, ces disparitions étant dues cette fois-ci à l'indélicatesse de visiteurs qui cherchent à rapporter un souvenir de leur excursion au "royaume des déjâ morts".

Nous ne traversons plus, ni dans un sens ni dans l'autre, l'escalier menant aux Catacombes basses, élément du parcours d'origine le plus emblématique et

<sup>3</sup> Voir l'article "Rite d'intégration à l'ENSMP et rituel en usage dans la Franc-Maçonnerie", par Gilles Thomas et Pierre Matarèse, p.37-52 de la revue "ABC Mines" de l'École des Mines de Paris, n°34 (février 2012).





qui est désormais fermé au public. En le descendant, les visiteurs pouvaient y lire l'origine latine de l'alexandrin de Delille "[Comprime gressum] Umbrarum hic locus est, somni, noctisque soporæ", tandis qu'une variation dans le parcours intra-ossuaire est visible par la flèche peinte en noir au ciel, qui invite à grimper cet escalier (une autre indique la suite du chemin à son sommet).

## De la carrière d'extraction de matériaux aux Catacombes dépôt d'ossements

Si l'Ossuaire des Catacombes a été établi au niveau d'anciennes carrières souterraines, peu de visiteurs pensent à son origine extractive quand ils pénètrent dans le site. Rares sont en effet ceux qui font le lien entre "l'atelier" (partie du parcours d'approche dénommé ainsi car permettant d'avoir une vague idée de ce qu'était une carrière souterraine) et l'ossuaire proprement dit ; pourtant en regardant bien la chose de près, sur les ciels et les parois, certains signes ne trompent pas.

Dans l'ossuaire nous sommes dans d'anciennes carrières souterraines principalement exploitées par la méthode des piliers tournés, ces masses de pierre laissées en place. Mais dans la galerie d'approche on croise une carrière par "hagues et bourrages" (donc d'une hauteur moyenne de 1m 50), que l'Inspection a fait franchir sur plusieurs dizaines de mètres de longueur lors des consolidations afférentes, par un surcreusement au niveau du ciel, afin de respecter le gabarit qu'elle s'imposait partout : "un homme debout avec une brouette".

Sur les masses des piliers tournés toujours visibles, il est parfois loisible d'observer des inscriptions datant de l'exploitation, marques laissées par les carriers, comme par exemple une date potentielle 1586 écrite à la mine de plomb entre une flèche pointant vers le haut et un trèfle à trois feuilles à sa droite.

Toute carrière doit être cartographiée précisément afin que soient positionnées le plus judicieusement possible



De part et d'autre de la galerie, la masse de calcaire au-dessus des murs de consolidation se trouve au niveau de l'épaulement des visiteurs.

les consolidations à effectuer pour soutenir les bâtiments et autres constructions de la ville au-dessus. Or sur un plan les masses de calcaire ne peuvent être représentées que par des patatoïdes, et pour distinguer quelle forme sur le papier est à rattacher à tel pilier sur le terrain, il convient de les identifier par des chiffres ou des lettres que l'on retrouve dans l'ossuaire soit au niveau du ciel, soit parfois sur les masses apparentes<sup>4</sup>.

Lors de l'aménagement de l'ossuaire des Catacombes sous Héricart de Thury en vue d'une ouverture au public, nous étions sous la campagne car sous la plaine de Montrouge. Peu de travaux de consolidation par rapport au rare

<sup>4</sup> Voir XYZ n°107 (2<sup>e</sup> trimestre 2006 / rubrique histoire), p.57-63 : Les dessous de Paris "Cartes sur table" (1<sup>ère</sup> partie), et XYZ n°108 (3<sup>e</sup> trimestre 2006 / rubrique histoire), p.55-62 : Les dessous de Paris "Cartes sur table" (2<sup>e</sup> partie).



L'identification des piliers tournés peut être alphabétique comme numérique.

bâti de surface furent alors nécessaires. En revanche, c'est davantage pour remédier aux dégradations liées à l'évolution naturelle d'une carrière associée à un manque d'entretien consécutif à une période historique pour le moins troublée que des travaux de renfort furent entrepris. "Le désordre et la confusion où l'état d'abandon dans lequel les Catacombes restèrent pendant la révolution ; les éboulements qui eurent lieu à différentes époques dans leur intérieur ; [...] l'état de péril imminent que présentait, en beaucoup d'endroits, le ciel de la carrière, fendu, lézardé et prêt à s'abîmer" furent les principales raisons qui déterminèrent Héricart de Thury "à reporter dans les Catacombes une partie du grand atelier d'ouvriers établis pour la consolidation des excavations situées sous le cours de l'aqueduc d'Arcueil" nous dit-il pages 214-215 de sa *Description des Catacombes de Paris*. En réalité, nombre de monuments de l'ossuaire sont en fait des massifs de maçonnerie astucieusement dissimulés, élevés "partout où la nécessité en fut reconnue" ; ainsi en est-il du tombeau de Gilbert, du pilier de l'imitation, de l'autel du Sacellum "dans un endroit où le ciel, lézardé de toute part dans le voisinage d'un fontis ou grand éboulement, exigeait de nombreux piliers et des murs de soutènement (sic)".



La croix en ciel numérotée deux, positionne l'emplacement du fil à plomb nécessaire dans toute cartographie pour déterminer la verticale.

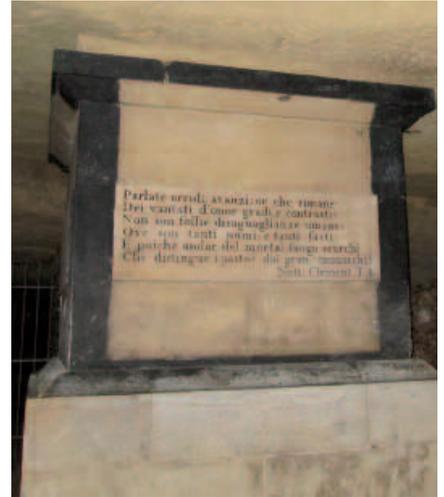


Ou par exemple le grand pilier des nuits Clémentines : "Ce pilier, qui est situé sous la tombe Isoire, ayant été jugé nécessaire pour soutenir le ciel de la carrière qui présentait des fentes et des lézardes très multipliées, je lui fis donner de fortes dimensions pour résister à la grande pression à laquelle il devait être opposé, ce pilier se trouvant dans une partie basse de masse de pierre, dont les couches sont inclinées vers la vallée de Gentilly, et entre lesquelles il existe des sources et des infiltrations qui déterminent souvent au loin des glissements et des affaissemens partiels" (Description des Catacombes, p.294).



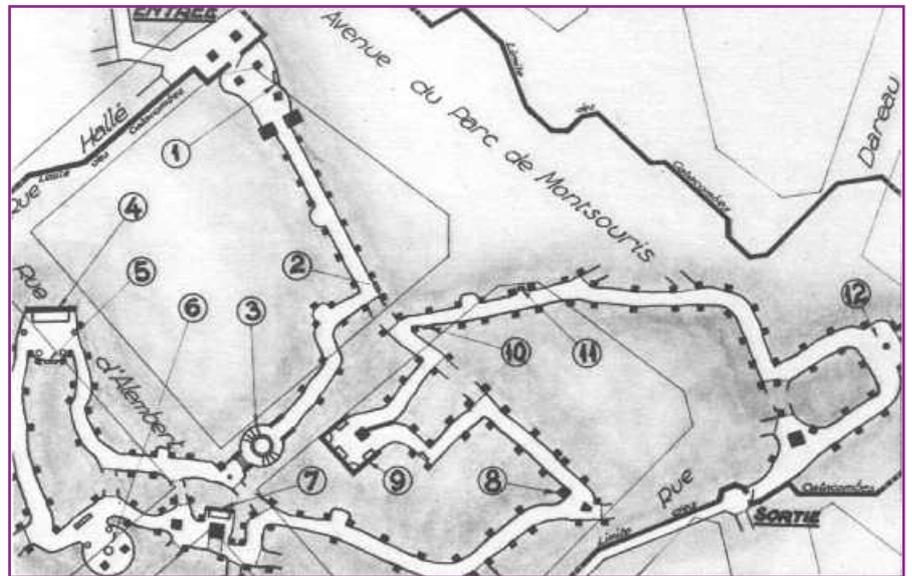
Ils en côtoient en fait une dizaine différents, passant dessous ou les contournant, dont les deux ultimes sont particulièrement mis en exergue de manière très pédagogique.

Dans l'ossuaire, hormis ces massifs édifiés pour lutter contre l'évolution

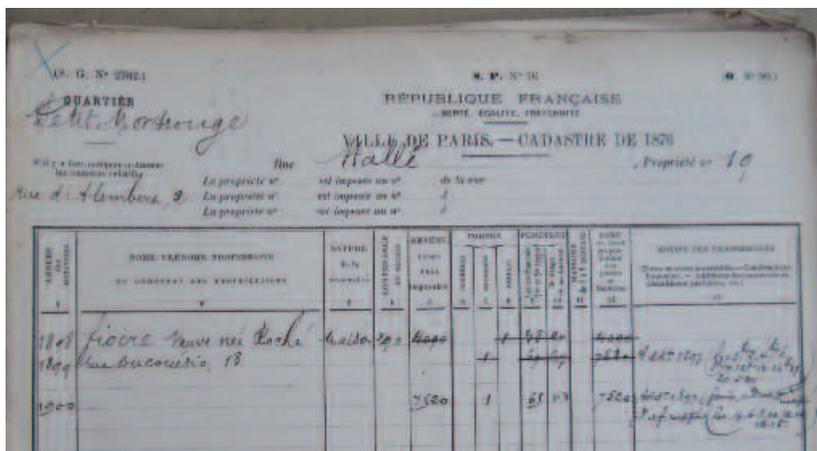


C'est ainsi que les quatre principaux fontis sous lesquels passent les visiteurs à la fin de leur visite<sup>5</sup>, dans le parcours les menant de la sortie de l'ossuaire à la base de l'escalier de remontée, ont été consolidés après l'annexion des communes suburbaines quand cette partie est devenue véritablement parisienne. Ces travaux de mise en sécurité, tant pour la surface que pour le public des Catacombes, datent de 1874-1875, et eurent comme autre conséquence une modification du parcours de sortie.

5 Ils en côtoient en fait une dizaine différents, passant dessous ou les contournant, dont les deux ultimes sont particulièrement mis en exergue de manière très pédagogique.

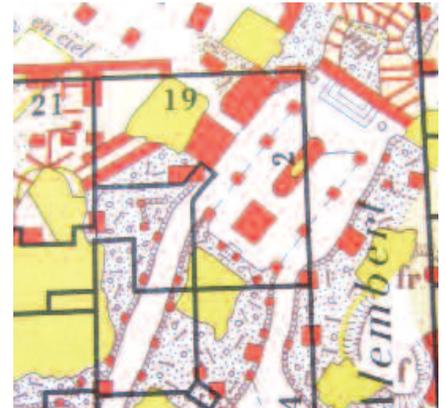
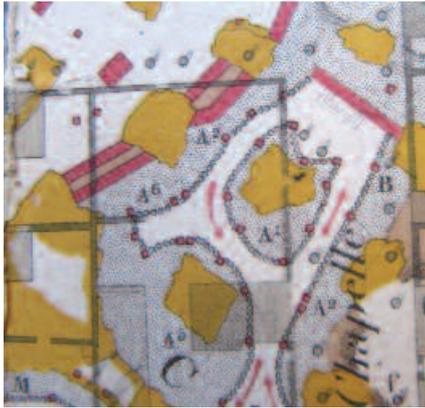


À droite, représentation actuelle officielle du parcours dans l'ossuaire, en comparaison avec une carte postale des années 1930 (ci-dessus) montrant au final le même trajet de visite. Il n'y a pas de changement dans les galeries parcourues, en revanche on peut discuter de l'esthétique actuelle qui ne possède plus le charme discret d'avant.



Cadastre parisien conservé aux Archives de Paris, évoquant le titre de propriété de la Veuve Roché sur le 19 de la rue Hallé (dans le quartier du Petit Montrouge).





Extrait de trois planches de l'Inspection des carrières (numéroté actuellement 25-51, ex-296), successivement de 1857, 1897 et 1968.



naturelle et inéluctable d'une carrière souterraine laissée en état de fin d'exploitation (*i.e.* son effondrement à plus ou moins long terme), on peut également observer quelques éléments rappelant le tracé des rues en surface ou des murs porteurs des constructions qu'il fallut soutenir coûte que coûte, sans pour autant trop dénaturer la physionomie des galeries. Ainsi de la propriété Roché du 19, rue Hallé (= 2, rue d'Alembert) qui a donné lieu à quatre massifs de consolidation, dont au moins deux (au moment de l'inventaire par Abel Lemercier) portaient l'identification au pochoir "Pté Roché S. 1866". Seul subsiste l'inscription immédiatement à gauche de l'autel, en piteux état il est vrai. Il est à remarquer que si depuis ce bâtiment a changé radicalement de physionomie suite à une nouvelle construction, l'architecte de l'actuel immeuble s'est judicieusement ingénié à faire reporter les nouveaux murs principaux sur les massifs déjà existants.

On peut encore voir en ciel de l'ossuaire, des indications qui servirent aux ouvriers chargés des consolidations à savoir comment se situait un bâtiment par rapport aux carrières, afin d'édifier les consolidations idoines, par exemple au niveau de l'inscription de La Fontaine (16D dans l'inventaire du ChercheMidi)



ou près de l'inscription de Deville (13D *ibidem*), le trait délimitant le tracé de la rue Ducouëdic (à l'époque rue Neuve d'Orléans) et celui matérialisant le mur porteur intérieur du bâtiment du dessus. Depuis de nouveaux massifs de maçonnerie se sont également ajoutés au gré de l'évolution des ciels et de certaines parois, comme celui en vis-à-vis de la Crypte de l'Ecclésiaste (ou crypte du Memento), qui sépare en deux cet élément décoratif, isolant la plaque portant *Memento iræ, quoniam non tardabit* des trois autres, la rendant presque invisible dans l'ombre où elle est désormais.

De même, juste avant de sortir de l'ossuaire, se trouve une crypte autrefois dite de la Passion (à cause de la parole de la Passion du Christ qui y est gravée : "*Consummatum est*") mais dénommée aujourd'hui du Tonneau (ou rotonde des Tibias). Elle changea certainement de nom probablement après le micro-scandale du concert clandestin qui y fut organisé le 2 avril 1897 (avec la complicité de deux agents de l'Inspection des carrières rappelons-le). On peut supposer que le pilier en pierre visible sur les photos de l'époque ou la gravure de l'événement, a alors été entouré d'ossements pour diminuer l'espace disponible qui avait facilité un tel rassemblement. La forme générale



et les détails de cette "barrique en ossements" varient d'ailleurs en fonction de l'inspiration de l'équipe d'ouvriers chargée de temps en temps de lui donner une "nouvelle jeunesse".

### Pour revenir aujourd'hui du "Royaume des morts"

Comme du temps d'Héricart de Thury (p.295-300), on sort de l'ossuaire par la porte de l'Est (= de la Tombe-Issoire), mais la galerie actuelle ne date que de 1874-1875, et l'on profita de ces travaux de consolidations pour alors mettre en valeur quelques fontis avec un souci pédagogique indéniable.

Mais si l'escalier salvateur est toujours celui de 1784, du temps d'Héricart on pouvait aussi suivre un chemin se dirigeant vers le Sud-Ouest, sous l'ancienne route d'Orléans (actuelle Tombe-Issoire) jusqu'aux substructions du regard XXIV de l'aqueduc d'Arcueil, à partir duquel il suffisait de suivre son "cours souterrain", autrement dit les consolidations de cet aqueduc, jusqu'au pilier 40 G 1784, pour atteindre la base de l'escalier de remontée.

À partir de la surface aussi le parcours de visite de l'ossuaire a failli connaître des modifications, comme le montre un plan d'une entrée monumentale pour ce "monument du trépas". Évoqué dès Héricart de Thury, cet accès par une rampe en pente douce au niveau de l'ancienne "fosse aux Lions" (actuel boulevard Saint-Jacques), avec une avenue de cyprès de 200 mètres, précédée d'une crypte ou une chapelle pour les cérémonies, et une salle de réunion pour les familles... ce projet exista un

